

6 JANVIER > ROMAN Cuba

La chasse au Canard

Un grand roman, réquisitoire contre le communisme, signé **Leonardo Padura**.



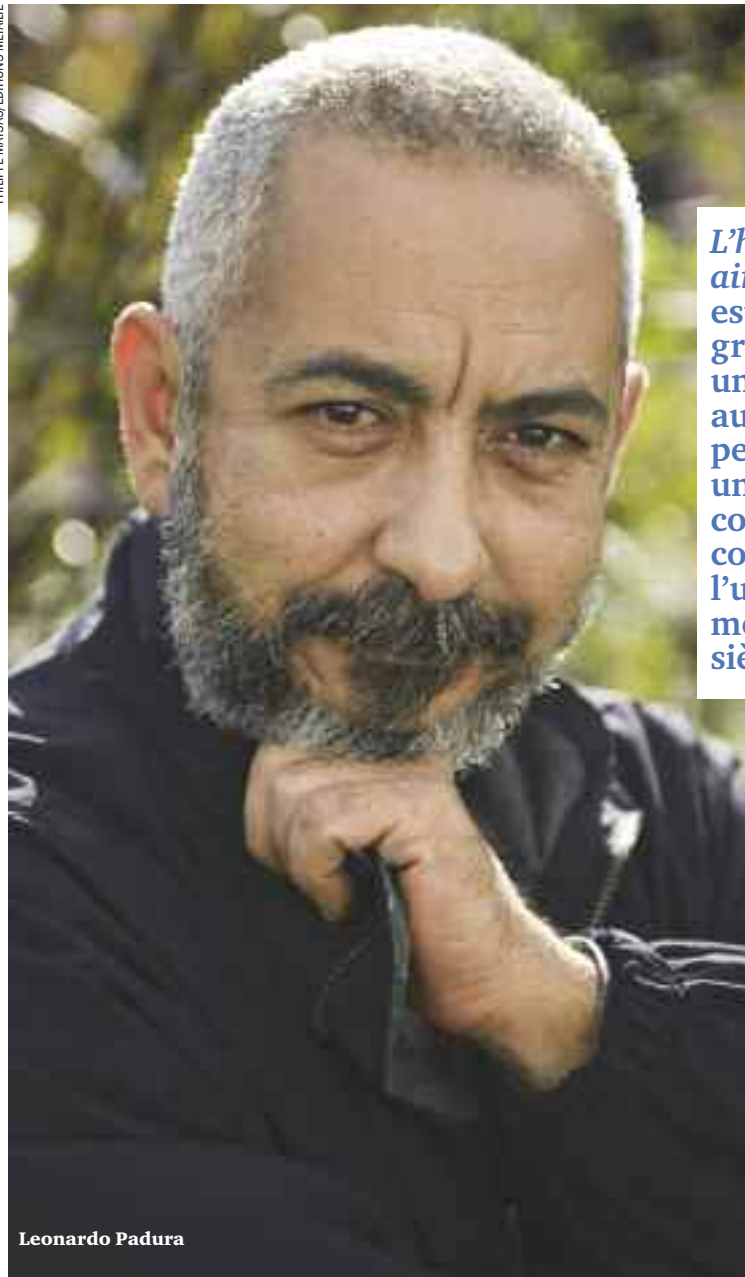
Le 28 août 1940, à Coyoacan, banlieue de Mexico, Lev Davidovitch Bronstein, alias Léon Trotski, était assassiné, dans le bureau de sa maison-bunker pourtant fortifiée et gardée, d'un coup de piolet sur le crâne.

Un acte de haine et de sauvagerie perpétré par un certain Ramon Mercader del Rio, alias Jacques Mornard, alias Frank Jacson, militant communiste catalan et marionnette manipulée depuis des années, en secret et à distance, par le camarade Staline en personne. Lequel poursuivait son vieux rival Trotski – nom de code : *Outak*, le Canard en russe – d'une vindicte inextinguible, parce qu'il était juif, accusé d'être un traître vendu aux fascistes, mais surtout bien plus brillant que lui, et qu'il était resté fidèle à la doctrine de Lénine, alors que le Grand Timonier du Kremlin avait viré au tsar rouge.

Expulsé d'URSS en 1929, humilié par des exils successifs où ses « pays d'accueil » avaient démontré leur veulerie (comme la France et la Norvège), l'ancien Commissaire du peuple aux Affaires étrangères puis à la Guerre avait enfin trouvé refuge au Mexique, dans des conditions difficiles. Désormais simple proscrit, de plus en plus isolé et sans ressources, vieilli, il n'y avait guère que Staline pour croire qu'il pouvait encore représenter une menace sérieuse. Il fallait donc le liquider. Mais à une heure choisie : c'est-à-dire après le pacte « rouge-brun » germano-soviétique et juste avant que l'Allemagne ne se retourne contre son pseudo-allié.

Ramon Mercader avait été recruté tout jeune par sa propre mère, une pasionaria hystérique, puis pris en main, formé en URSS par l'assesseur Kotov, qui avait fait durant la guerre d'Espagne, là où tout avait commencé, la preuve de sa redoutable efficacité, de son fanatisme, de son cynisme et de son dévouement absolu à la cause, le communisme. Il déchantera ensuite. Et Mercader aussi, après ses vingt ans de prison dans les geôles mexicaines, puis ses années d'exil doré à Moscou. Il est revenu mourir à Cuba, terre de ses ancêtres, dans les années 1970. Et c'est là, sur une plage où il promenait ses barzoïs, les lévriers des tsars, qu'il a fait la connaissance d'Ivan Cardenas Maturell, le narrateur, un écrivain en devenir auprès de qui il prétend être Jaime Lopez, un ami de Mercader, pour lui raconter toute son histoire et avant

PHILIPPE MATSAS/EDITIONS MÉTALLÉ



Leonardo Padura

L'homme qui aimait les chiens est un très grand roman, un hymne aux illusions perdues et un réquisitoire contre le communisme, l'utopie la plus meurtrière du siècle dernier.

Leonardo Padura
L'homme qui aimait les chiens

ÉDITIONS MÉTALLÉ

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CUBA)

PAR ELENA ZAYAS ET RENÉ SOLIS

TIRAGE : 9 000 EX.

PRIX : 24 EUROS ; 672 P.

ISBN : 978-2-86424-755-5

SORTIE : 6 JANVIER



9 782864 247555

de lui avouer sa véritable identité : Ramon Mercader, le meurtrier de Trotski, devenu à son tour paria encombrant.

Derrière son titre emprunté à une nouvelle de Chandler, *L'homme qui aimait les chiens* est un très grand roman, un hymne aux illusions perdues et un réquisitoire contre le communisme, l'utopie la plus meurtrière du siècle dernier. Habilement

construit, avec des bases historiques très sérieuses, on y suit les destinées parallèles des quatre principaux protagonistes, Ivan, Trotski et Mercader/Lopez, qui finiront par se rejoindre. Ils ont un point commun, qui les humanise et stimule la sympathie du lecteur : leur passion des chiens, labradors ou barzoïs.

JEAN-CLAUDE PERRIER

5 JANVIER > ROMAN France

Luc sur Mer

Découvert avec *Polichinelle*, **Pierric Bailly** confirme sa singularité stylistique avec *Michael Jackson*.



Le premier roman de Pierric Bailly, vidéaste qui avait envoyé son manuscrit par la poste, imposait d'entrée de jeu un prosateur atypique. *Polichinelle* (P.O.L 2008, repris en Folio), on s'en souvient, mettait en scène un certain Lionel Elpich, 21 ans, inscrit en fac à Besançon. Un type inconsolable de son adolescence et prêt à affirmer : « *Je ne me suis pas suicidé à dix-sept ans. Je n'ai plus le choix, il faut que je devienne une légende, un mythe, c'est la solution. Que la terre soit mon parc d'attractions.* »

Le protagoniste de l'époustouffant *Michael Jackson* est cette fois un certain Luc, dix-huit ans et « nouveau à Montpellier » quand démarre le roman. Affublé d'une tignasse de cheveux crépus, le jeune homme aspire à devenir « producteur exécutif de cinéma », comme il l'explique dans un bistrot à une grosse dame à chien qui lui paye des demis de Forster's. Natif du Jura, Luc vient de quitter le cocon familial pour s'inscrire en arts du spectacle à l'université Paul-Valéry-Montpellier III. L'étudiant a trouvé à se loger dans un studio, cours Gambetta, de la fenêtre duquel il mate les pas-



HELENE BAMBERGER/PO.L

Pierric Bailly

santes. Au mur, le héros au tempérament calme de Bailly a punaisé une photo de Richard Virenque en plein effort. Le voici qui rencontre d'abord Elodie à la silhouette longiligne et au pantalon sans poche arrière. Puis Maud, vingt et un ans, en première année de master de psychologie, qui arbore un tatouage sur le sein. Le genre de fille qui n'a jamais acheté de magazine de sa vie, « *pas même un truc de jeux fléchés ou de mode pour la plage* », ne connaît pas Iggy Pop mais est capable de mettre le feu au rideau de sa cuisine en se préparant une omelette. Pierric Bailly suit Luc quand il traîne dans un sex-shop ou dans un casino. Lorsqu'il se rend à des fêtes d'anniversaire qui finissent en orgie.

Qu'il emmène, tous les jeudis, son vieux voisin du dessus en courses au Shopi. Ou quand il rentre de soirée avec Maud, lui dit au revoir devant la Société générale sans arriver à dépasser le stade du « *salut, à plus* ». Autour d'eux, on verra aussi graviter Ronan et Claire, décidés à se lancer dans le porno amateur, Phil et Suzy, Léonard et Eglantine. Et le curieux Walken qui recommande à Luc de ne pas s'encroûter auprès de Maud et lui lance : « *C'est comme si Ribéry avait fait toute sa carrière au F.C. Metz. Il faut que tu signes au Barça. Toi, il te faut une Scarlett* »...

Pierric Bailly arrive parfaitement à restituer le tempo si particulier des années étudiantes. Un monde clos et comme coupé du monde, avec son mélange de tension et d'immobilisme. Il y a du Bret Easton Ellis chez lui dans la précision des détails, la manière d'aborder une certaine forme d'ennui. Du Michel Houellebecq aussi pour l'humour en creux et le regard analytique. Totalement fascinant et abouti, son *Michael Jackson* confirme la position dominante de son auteur dans la jeune littérature française contemporaine. **ALEXANDRE FILLON**

Pierric Bailly
Michael Jackson
P.O.L
TIRAGE : NC
PRIX : 20 EUROS, 405 P.
ISBN : 978-2-84682-303-6
SORTIE : 5 JANVIER
9 782846 823036

5 JANVIER > ROMAN France

Emballage

A Paris, un prof de fac trentenaire doucement ballotté dans une aventure politico-sentimentale.



Comme le narrateur de cette histoire, la lectrice-chroniqueuse de ce roman ne sait pas trop par quel bout et dans quel ordre elle va bien pouvoir rendre compte des mésaventures de ce prof parisien trentenaire, contées là par l'auteur du *Slip* (Gallimard, 2001) avec autant de sérieux que de fantaisie.

On est dans le 18^e arrondissement. Notre héros habite un aquarium, un appartement vitré au dernier étage d'un immeuble donnant sur une place touristique de Montmartre. Tout commence par l'irruption inopinée dans le salon du narrateur des convives d'une fête organisée par un voisin de palier. « *Le cocktail se déverse ici* », observe l'occupant de l'appartement squatté, doux velléitaire qui fera souvent preuve par la suite de cette lucidité passive, d'une volonté presque toujours découragée. A l'issue de cette « Party », cocasse entrée en matière, moins burlesque toutefois que celle du film



JACQUES SASSIER/GALLIMARD

Alain Sevestre

de Blake Edwards auquel il est fait un clin d'œil discret à la fin du livre, une jeune femme, l'une des invitées, se retrouve dans le lit du narrateur, aux côtés de deux autres dormeurs non identifiés. Puis, le lendemain au petit-déjeuner, c'est la réapparition, visage refait, du père, escroc disparu de la circulation depuis presque vingt ans. Un père qui a besoin d'un appartement et qui connaît le prénom de la belle inconnue. Avant

et après, nous ferons également la connaissance de Marie-Agnès qui l'a quitté et de Cécile qu'il a quittée mais qu'il revoit, de Robbe, l'ami du quartier, de différents potes et collègues de travail. Et surtout, du « *fameux Respighi dont la formation politique vient de se prendre une veste aux dernières élections* », appui utile et mal assumé dans les démarches de recherche de logement. Dans ce *Manuel de l'innocent*, tout n'est donc pas franchement linéaire : **Alain Sevestre** sort souvent de la route principale – la quête immobilière politico-sentimentale du héros –, pour emprunter des sentiers narratifs parallèles, saupoudrant son sens maniaque du détail d'une drôlerie légère. Son personnage évolue ainsi avec « *la grâce du poulpe* » comme quand il copie de ses fenêtres, approximativement, des enchaînements de tai-chi-chuan, sur des pratiquants dans le square en contrebas, notant avec son humour clairvoyant : « *Le tai-chi-chuan est une méthode d'emballage.* »

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Alain Sevestre
Manuel de l'innocent
GALLIMARD
TIRAGE : 2 000 EX.
PRIX : 19,50 EUROS ; 288 P.
ISBN : 978-2-07-077506-4
SORTIE : 5 JANVIER
9 782070 775064

5 JANVIER > ROMAN France

Les liens

Jeanne Benameur imagine le destin hautement romanesque d'un jeune ouvrier métallurgiste cherchant une place dans le monde.



Publiée longtemps chez Denoël avant de rejoindre Actes Sud en 2008 pour *Laver les ombres*, Jeanne Benameur, également auteure de nombreux livres pour la jeunesse, principalement chez Thierry Magnier, se plaît dans la compagnie des hommes en société : dans ces mondes en modèles réduits où se fabriquent des liens, entre souffrance et solidarité. Dans *Présent ?* (Denoël 2006, Folio 2008), le collège était cette microsociété. Ici tout part de « *Lusine* ». Antoine, le narrateur, ouvrier métallo y travaille, comme son père avant lui. Mais, pour l'instant, c'est le chômage forcé, les RTT d'office, le temps pour la direction d'organiser une délocalisation vers un pays à la main-d'œuvre moins coûteuse : Monlevade, Etat du Minas Gerais, Brésil. Et comme Karima, la prof de lettres qu'il aimait depuis quatre ans vient de le mettre dehors, le garçon est revenu vivre dans le pavillon de son enfance, chez ses parents. La régression, l'impasse. Il cherche une place, sa place. « *La rage, c'est de ne pas pou-*



voir aimer ce qu'on désire. » Tout le désir qui l'habite, c'est l'envie de faire un grand brasier de sa vie. Alors, pour tromper son impuissance, il lance son corps sur les routes lors de virées solitaires à moto. « *A l'intérieur, je me sens disjoint.* » Heureusement, il y a Marcel, bouquiniste aux puces qui va ouvrir l'horizon devant le jeune homme en lui mettant entre les mains un livre sur Jean de Monlevade, jeune polytechnicien français qui s'exila au milieu du XIX^e siècle pour créer les premiers hauts fourneaux au Brésil et devint le pionnier de la sidérurgie brésilienne. Partie d'un matériau documentaire – des ren-

contres en 2005 pendant un an, avec des ouvriers d'Arcelor-Mittal et de Godin –, l'écrivaine s'est abandonnée à un franc et ému romanesque, imaginant des échappées exotiques, des liens par-delà les océans. « *On est bien. Entre nous et le monde, ça va. On est vivant, et on partage avec un autre être vivant cette chose toute simple : respirer le même air, sentir le monde par la peau. Sans parole.* »

C'est une écrivaine généreuse et empathique : elle croit aux rêves d'envol, aux « *un jour je partirai* » auxquels il ne faut pas renoncer. Au droit au beau, au pouvoir libérateur des livres. Comme Marcel, guide spirituel et ouvrier de chemin, elle œuvre pour les petits soirs, aussi nécessaires que le grand. Pour les livres, aussi indispensables que les carottes « *même bio* »

« *pour traverser les jours* ». « *J'écris pour les jours de rien. Pour l'obscur des jours de rien. Pour que de la vie passe, quand même* », dit le narrateur trouvant sa place à la fin. *Les insurrections singulières* sont ainsi un toast plein d'espérance : à la vie, à l'amour ! V. R.

Jeanne Benameur
Les insurrections singulières
ACTES SUD

TIRAGE : 8 000 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 208 P.
ISBN : 978-2-7427-9530-7
SORTIE : 5 JANVIER



20 JANVIER > ROMAN France

L'amour au temps du TGV

Un roman à sketches, une mini-comédie humaine, un régal.



Grand éclectique, l'excellent Jean-Pierre Martin est à la fois universitaire, biographe de Michaux (chez Gallimard en 2003), essayiste anti-célinien (chez Corti en 1997) et romancier peu conventionnel. On ne s'étonnera donc pas de le voir cette fois nous embarquer à sa suite dans un drôle de TGV, machine emballée de l'amour fou, dont un simple trajet nourri de tous les hasards peut décider d'une multitude de destins. Martin lui-même, professeur de littérature contemporaine à Lyon-II, paye à la fin de sa personne, en passager-narrateur qui avoue aimer écrire dans les trains.

Dans ce train-là, donc, le Nice-Bruxelles 9864 – qui cause lui-même sous le nom d'Alice –, il y a d'abord des gens qui travaillent. Comme Julien, le freudien, contrôleur cultivé et charmeur qui ressemble à Lambert Wilson. Sa collègue Emilie, qui ressemble à Audrey Tautou. Ou encore Wassim, le steward, « *beur lover* » beau gosse et intello, dont on apprendra, au fil de son récit, que, parfaitement intégré, il est athée, et à la fois musulman et juif !



Et il y a aussi des passagers, très nombreux, dont certains se font remarquer d'une façon ou d'une autre, jusqu'à devenir personnages chez Martin : Sam, le prédateur, entraîneur portugais d'un club de foot vietnamien, qui ne peut pas s'empêcher de draguer ; Etienne Montgolfier, l'Ardéchois, « *sociologue de la sexualité* » ou « *ethnologue du proche* », en fait un voyeur, sous prétexte de réaliser une étude sur les amours ferroviaires ; Laurence Fisher, la psy délaissée, qui exercera son art à la voiture-bar sur un CRS dépressif ; Rachel Saxod, sa patiente, universitaire (et même « *dix-septième* »), qui craque pour le jeune Enzo, saxophoniste de jazz particulièrement timide. Après Roissy, voyant que rien ne

vient, c'est elle qui ira lui proposer : « *Je vous offre un café ?* » S'ensuivront une longue conversation, puis un échange de numéros de portables et peut-être un revoir parisien, une idylle... Sait-on jamais ?

Jean-Pierre Martin, conducteur tout-puissant de ce TGV romanesque où tout le monde joue un rôle, une partition (qu'on se rassure, le vrai conducteur s'exprime aussi dans l'histoire), a composé un petit bijou d'humour et de tendresse. Un roman à sketches à base de monologues intérieurs, de dialogues et d'historiettes racontées par leurs différents protagonistes ou témoins, chacun selon son point de vue ou d'ouïe, et en toute subjectivité.

Au passage, on assiste à un remake désopilant des *Lettres de la religieuse portugaise* par Rachel, qui adapte le texte de 1668 en français très contemporain, et en résume ainsi l'argument : c'est l'histoire d'une cruche et d'un blaireau. Décidément, ce professeur Martin est un écrivain épatant. J.-C. P.

Jean-Pierre Martin
Les liaisons ferroviaires
CHAMP VALLON

TIRAGE : ...
PRIX : 16 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-87673-544-6
SORTIE : 20 JANVIER



6 JANVIER >

PREMIER ROMAN France

Opération divan



Le lieutenant Gabriel a été marsouin et a servi en Afghanistan. Il a adoré l'armée, aimé « coller à la mort » sans pourtant jamais pouvoir regarder longtemps un cadavre. Le héros de l'étonnant premier roman de

Jean-François Rouzières, psychanalyste né en 1964, a connu les entraînements. Les missions, sur zone ou en territoire ennemi, avec Nadja, Le Géant et Capa. Tout ça, il le raconte dans un premier carnet à l'aide d'une prose sèche, tendue et coupante à la fois. Gabriel a aussi une maîtresse, Mathilde, née un jour de Noël. Une femme mariée, qu'il a rencontrée quand elle était enceinte de son premier enfant, avec laquelle il fait beaucoup l'amour. Le deuxième de ses camets parle d'errance et de fugue. Le narrateur de Rouzières est revenu muet à la vie civile, il porte cette fois en lui la violence « sans objectif



de mission ». Gabriel loge au septième étage d'un immeuble moderne dont la cage d'escalier « aurait rendu claustrophobique un moine zen ». L'ancien soldat est juste relié au monde extérieur par son téléphone portable. Le voici qui se met à consulter un psy du nom de Monte-Christo. L'excentrique thérapeute reçoit dès potron-minet, fume le cigare, l'un de ses livres a été un best-seller. Gabriel s'aperçoit vite qu'il est en possession d'un « revolver à cinq coups au mécanisme fiable », un Smith & Wesson.38 Chiefs Special. « C'est un héritage, le revolver de Jacques Lacan. Il est chargé. Mais il n'est pas né celui qui s'en servira. En tout cas ce ne sera pas moi », lui explique celui qui se prétend le « mistigri de la psychanalyse »... Quant au troisième et dernier cahier de cette histoire où se mêlent la neige et le feu, il décrit un autre retour à la vie. Et montre un homme transformé qui va peut-être pouvoir aider les autres après avoir été aidé. Très tenu et parfaitement composé, *Le revolver de Lacan* sera certainement l'une des découvertes de la rentrée de janvier. AL. F.

Jean-François Rouzières

Le revolver de Lacan

SEUIL

TIRAGE : ? EX.

PRIX : 20 EUROS, 301 P.

ISBN : 978-2-02-102139-4

SORTIE : 6 JANVIER



5 JANVIER > ROMAN Norvège

La toison d'or

Désormais publié chez Gallimard, l'écrivain norvégien **Erik Fosnes Hansen** revient avec une fable étrange et poétique, *La femme lion*.



Erik Fosnes Hansen

De la critique gastronomique de VG, le tabloïd phare de Norvège, est également un romancier de premier plan. Traduit dans plus de trente pays, Erik Fosnes Hansen avait vingt ans quand il a publié son premier roman, *La tour des faucons* (Plon, 1999). Puis ont suivi *Cantique pour la fin du voyage* (Plon, 1997), où il mettait en scène les musiciens qui jouaient sur le *Titanic*, et *Les anges protecteurs* (Plon, 2003), opus ambitieux et polyphonique.

Le romancier né à New York et élevé à Oslo nous revient avec *La femme lion*. Une fable née d'une discussion sur l'objet du désir et l'esthétique qu'il eut avec un ami architecte. Professeure de piano et contralto venue du nord, Ruth Arctander meurt un 13 décembre en mettant au monde une boule de poils sanglante. Le père, Gustav Arctander, un chef de gare qu'on dit un peu simple, ne souhaite d'abord pas voir la nouveau-née qu'il pense être un monstre. Celle-ci se révèle plutôt être une petite

fillette aux yeux bleu foncé et alertes. Mais avec le corps et le visage couverts de « longs poils soyeux et dorés, presque comme ceux d'un chat à l'épaisse fourrure, mais plus doux et plus fins ». Dans le district, les spéculations fleurissent à propos de celle qui est baptisée et prénommée Eva. La rumeur publique lui attribue même les surnoms de « enfant loup » et d'« Espagnole »...

Haut fonctionnaire des chemins de fer de l'Etat, papa s'adjoint les services d'Hanna, qui fera office de nourrice et de gouvernante. Et ceux d'une rebouteuse. Laquelle pose quelques grains de sel sur les lèvres d'Eva et lui prédit une vie « avec beaucoup de voyages dans de nombreux pays ». En attendant, la petite fille aura le temps d'apprendre le morse et de rêver de devenir télégraphiste. De grandir seule et entourée d'adultes qu'elle juge si « prévisibles »... Dramatique et drôle à la fois, *La femme lion* permet de retrouver toute la verve de Fosnes Hansen. Un écrivain qui se joue décidément des destins avec une rare finesse. AL. F.

Erik Fosnes Hansen

La femme lion

GALLIMARD

TRADUIT DU NORVÉGIEN

PAR ALAIN GNAEDIG

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 23,50 EUROS, 464 P.

ISBN : 978-2-07-012118-2

SORTIE : 5 JANVIER



6 JANVIER > NOUVELLES Etats-Unis

« No futur » à Lima

Avec *La guerre aux chandelles*, le jeune écrivain américano-péruvien **Daniel Alarcón** exile ses personnages entre Lima et New York, l'enfance et son souvenir.



Des enfants jouent à la guerre civile dans les rues de Lima. Un journaliste qui vient de perdre son père se transforme en clown. A New York, un amoureux est chassé de son appartement par la mère de sa fiancée indienne. Le jour de l'indépendance péruvienne, des révolutionnaires en herbe massacrent des chiens errants. Un peintre liménien se perd dans les rues de New York où une exposition lui est consacrée. Un père et ses enfants, rescapés d'un tremblement de terre, se réfugient dans la lande péruvienne.

Chez Daniel Alarcón, dans les neuf nouvelles qui composent *La guerre aux chandelles*, son premier livre – mais le deuxième traduit en français, après *Lost City Radio* (Albin Michel 2008, repris en 10/18) –, il n'est de bonne compagnie qui ne se quitte. Il n'est surtout de vie qui ne soit faite d'exils successifs. Ses jeunes héros, perdus et bousculés, sont là sans y être, chassés de l'eden misérable et précieux de l'enfance. Il n'est pas interdit d'y voir

comme une exacerbation romanesque du destin de l'auteur, né au Pérou voici 33 ans, vivant aux Etats-Unis dès l'âge de 3 ans, gamin surdoué des ateliers de « creative writing » auprès d'Ethan Canin ou Frank Conroy. Réinventé en « wonder boy » de la jeune littérature américaine, il lui insuffle un rythme et des voix venues d'ailleurs, à l'image de ce que font aussi Junot Díaz, Dinaw Mengestu ou Nam Lé.

Nul « baroque » latino ici, juste l'énoncé du désastre de ces vies ontologiquement violentes, du désir d'être ailleurs, de la crainte de partir, de la douceur amère des liens défaits, de la beauté torve d'un quotidien qui prétend abolir passé et avenir. Farfadet brillant découvert dans les pages du *New Yorker*, Alarcón se révèle absolument maître d'un système narratif déjà parfaitement abouti, résolument adversaire de tout sentimentalisme et ne laissant advenir l'émotion qu'en adjuvant de la colère sourde qui traverse ces pages. De leur chagrin, aussi. OLIVIER MONY

Daniel Alarcón

La guerre aux chandelles

ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR PIERRE GUGUELMINA

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 22 EUROS, 270 P.

ISBN : 978-2-226-21872-8

SORTIE : 6 JANVIER



10 JANVIER > ROMAN Irlande

La traversée des apparences

Après *Le maître*, qui mettait en scène les dernières années d'Henry James, Colm Toibin revient avec un roman superbe et impressionniste, *Brooklyn*.



De livre en livre, romans ou recueils de nouvelles, Colm Toibin s'est affirmé comme l'un des plus fins écrivains d'aujourd'hui. Après *Le maître* (Robert Laffont 2005, repris en 10/18) où, à l'instar de David Lodge dans *L'auteur, l'auteur !*, il se penchait sur les dernières années d'un Henry James vieillissant, le revoici avec un opus superbe et intense : *Brooklyn*. L'héroïne de ces pages en demiteinte se nomme Eilis Lacey.

La jeune femme est originaire du comté de Wexford. Son père est mort depuis un moment, ses frères sont partis travailler en Angleterre. Au début des années 1950, Eilis, elle, habite toujours à Enniscorthy avec sa mère et sa sœur Rose – célibataire et trentenaire, celle-ci occupe un emploi de bureau chez Davis's Mills, où l'on dit qu'elle est « l'efficacité incarnée », lorsqu'elle ne brille pas sur les parcours de golf – et étudie la comptabilité.

Moyennant sept shillings et six pence, miss Lacey commence à travailler le dimanche dans

DR/ROBERT LAFFONT



Colm Toibin

l'épicerie de Mlle Kelly qui propose le meilleur jambon de la ville. Discrète et effacée, Eilis va avoir l'opportunité de quitter l'Irlande et de traverser l'Atlantique afin de se rendre jusqu'à New York. Sa sœur Rose voulant pour elle une vie meilleure, elle s'en est ouverte au père Flood qui lui a trouvé une place de vendeuse à Brooklyn. Logée dans la pension de Mme Kehoe qui trouve qu'elle a « des manières », Eilis prend des cours du soir à l'université tout en s'activant chez Bartocci, Fulton Street, où elle doit porter un uniforme bleu. Pour tromper le mal du pays, pourquoi ne pas aller boire de la limonade aux bals

et regarder les beaux garçons qui y parquent ? L'un d'eux, Antonio Guiseppe Fiorello dit Tony, un plombier italien, rêve de l'épouser et de lui faire des enfants qui deviendraient des « vrais fans des Dodgers ». Avant cela, Eilis devra revenir au pays pour une raison que l'on ne peut ici dévoiler... Colm Toibin, dont *L'épaisseur des âmes* (Robert Laffont, 2008) ressort en 10/18 le 2 décembre, se montre plus impérial que jamais dans ce tableau impressionniste où chaque détail a été peaufiné. L'Irlandais n'a jamais besoin de hausser le ton, même lorsqu'il aborde des moments difficiles, préférant creuser la psychologie de sa vibrante héroïne. Roman d'apprentissage – celui d'une cité mais aussi celui d'un rapport au monde et aux émotions –, *Brooklyn* suit pas à pas une femme qui fait des choix. Et ne cesse de s'interroger sur ce qui lui arrive ou pourrait lui arriver. Ne se sent pas prête et n'a pas envie qu'on lui force la main... L'auteur du *Bateau-phare de Blackwater* (Denoël 2001, repris en 10/18) mérite amplement tous les éloges. AL. F.

Colm Toibin

Brooklyn

ROBERT LAFFONT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)

PAR ANNA GIBSON

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 20 EUROS, 324 P.

ISBN : 978-2-221-11349-3

SORTIE : 10 JANVIER



20 JANVIER > ROMAN Espagne

Roman-photo

Susana Fortes revisite l'histoire de Capa, sur fond de guerre d'Espagne et sous l'angle sentimental.



L'histoire de l'invention de Robert Capa, de toutes pièces, par le photographe André Friedmann, Juif hongrois devenu plus tard américain, et sa compagne Gerta Pohorylle, Juive allemande et aspirante-photographe, est célèbre. Elle a été souvent racontée, voire romancée.

C'était à Paris, en 1935, et ce ne pouvait être que là, dans cette capitale qui s'apprêtait à se donner au Front populaire, alors qu'à nos frontières le fascisme triomphait ou menaçait. Venus de partout comme des papillons attirés par les lumières de la liberté (plus pour très longtemps, hélas), des émigrés tentaient d'y vivre, et offraient à leur terre d'accueil toute leur jeunesse, leurs idées, leurs cultures, leur talent. C'est ainsi que Friedmann créa en 1935 l'agence Alliance, qui l'enverra photographier la guerre d'Espagne, puis en 1947 l'agence Magnum, avec son ami Cartier-Bresson. Il s'en ira ensuite photographier, pour *Life*, la guerre en Indochine, et sau-

DR/HÉLOÏSE D'ORMESSON



Susana Fortes

tera sur une mine au Vietnam, en 1954. Gerta, elle, devenue Gerda Taro, était morte en Espagne, en juillet 1937. Auparavant, à eux deux, ils avaient incarné Robert Capa, correspondant de guerre et auteur de quelques merveilles comme cette *Mort d'un soldat républicain*, qui est un peu la photo ce qu'est le *Tres de Mayo* de Goya à la peinture : une œuvre engagée, rebelle, célèbre et dérangeante.

La romancière espagnole Susana Fortes a décidé de revisiter cette histoire, après qu'eurent été retrouvés, au Mexique en 2008, des milliers

de clichés pris en Espagne par André et Gerta, Capa & Taro. Et en se focalisant sur la relation fusionnelle et conflictuelle, et au final impossible entre ces deux tempéraments entiers, violents, volcaniques, ces deux artistes égocentriques poussés à l'extrême en raison des circonstances, de la cause à défendre, de la vie qu'ils s'étaient choisie, de la mort défiée. Deux fois de trop.

On n'apprend guère ici qu'on ne sache déjà, mais l'ambiance de l'époque est bien rendue, les personnages convaincants, et logiques les lenteurs dues à l'analyse psychologique du couple-vedette. Ça fait un peu presse people, voire

romance pour Hollywood : d'ailleurs Michael Mann a acheté les droits du roman, actuellement en cours d'adaptation. Puisse le film ne pas tomber dans ces mélés concernés et passionnés dont on raffole aujourd'hui parce qu'ils soulagent une certaine mauvaise conscience collective. J.-C. P.

Susana Fortes

En attendant Robert Capa

ÉDITIONS HÉLOÏSE D'ORMESSON

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

PAR JULIE MARCOT

TIRAGE : 8 500 EX.

PRIX : 19 EUROS, 256 P.

ISBN : 978-2-35087-153-0

SORTIE : 20 JANVIER



5 JANVIER > RÉCIT Italie

Akbari est grand



Paru en avril dernier chez Baldini Castoldi editore, *Dans la mer il y a des crocodiles* a ému toute l'Italie. Récit véridique de l'histoire aussi pénible que rocambolesque d'un jeune Afghan parvenu par miracle à gagner l'Europe et à y obtenir le statut légal de réfugié politique, le livre, écrit par **Fabio Geda**, éducateur auprès des jeunes et romancier, s'est déjà vendu, de l'autre côté des Alpes, à plus de 100 000 exemplaires. Il est en cours de traduction ou de publication dans seize pays, et une adaptation cinématographique est à l'étude. Il faut dire que cela ferait un parfait mélo, riche en rebondissements, plein de bons sentiments, avec un jeune héros courageux et positif, et dont l'épopée se termine bien. Tout ce qu'aime le public occidental, à la fois pétri de compassion virtuelle et plein d'un égoïsme très concret. Enaiatollah Akbari, vingt ans aujourd'hui et installé à Turin, est né en Afghanistan, dans la province de Ghazni. Il appartient à l'ethnie



Fabio Geda et Enaiatollah Akbari

minoritaire des Hazaras, descendants des Mongols et chiites, qui se heurtent aussi bien aux Pachtoune qu'aux talibans. Pour lui éviter un sort fatal, sa mère l'oblige à fuir et le laisse de l'autre côté de la frontière, au Pakistan. A partir de là, le gamin de dix ans, intelligent, courageux et débrouillard, va connaître quelques années de galère, pour gagner l'Italie via l'Iran, la Turquie et la Grèce, travaillant de toutes ses forces afin de payer aux différents passeurs son droit à la vie et à la liberté. Et ça marche, parce qu'Enaiat a la baraka, et qu'il tombe globalement, un peu partout, sur des braves gens plutôt que sur des salauds, des criminels ou des pervers. C'est d'ailleurs le côté le plus incroyable de son récit, qu'on ne demande qu'à croire. Sympathique et pas mal ficelé, mis à part les interventions et retours de Geda, lesquels n'apportent pas grand-chose. L'histoire se suffit à elle-même et devrait faire réfléchir quelques Français. J.-C. P.

Fabio Geda

Dans la mer il y a des crocodiles

L'histoire vraie d'Enaiatollah Akbari

LIANA LEVI

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR SAMUEL SFEZ

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-86746-558-1

SORTIE : 5 JANVIER



9 782867 465581

20 JANVIER > HISTOIRE Italie

Michel-Ange par lui-même

Le peintre révèle sa personnalité dans ce monument épistolaire.



D'un peintre, on attend qu'il nous parle de peinture. Avec **Michel-Ange**, c'est raté. Michel-Ange n'est pas Van Gogh. On ne trouvera donc pas dans cette correspondance une philosophie de la vie ou des considérations esthétiques. En revanche, on en apprendra beaucoup sur la personnalité de ce génie agité dont Stendhal disait qu'on ne trouvait pas un muscle en repos dans son œuvre. Ce n'est pas un portrait global. Plutôt un puzzle. Chacune des 518 lettres – sur les 530 existantes – apporte un élément du caractère de Michel-Ange (1475-1564). Nous avons de la chance. Cet immense artiste a beaucoup écrit. Il fut d'ailleurs l'un des premiers à choisir la voie du courrier pour adresser ses craintes, ses colères et ses doutes.

Cette correspondance proposée sous cofret dans une belle édition bilingue n'éclaire pas l'œuvre, mais en dit long sur l'homme. Ces lettres familières et professionnelles constituent également une formidable chronique de la vie florentine et romaine sous la Renaissance. L'artiste fréquente les papes, les Médicis et tous ceux qui comptent dans l'aristocratie. Ses rapports sont souvent tendus avec sa famille, avec ses frères ou avec son père Lodovico sur lequel il laisse éclater sa colère. « On sait dans tout Florence que vous étiez un gros richard, que je vous ai toujours volé et que je mérite châtement. » Les questions d'argent occupent une grande place, notamment les acquisitions immobilières destinées à sortir la famille de sa condition d'artisans et de petits fonctionnaires. Dans son introduction, Adelin-Charles Fiorato hésite entre l'avarice ou la parcimonie au sujet de ce turbulent Michel-Ange qui use d'un langage familier pour dire tout le mal qu'il pense de ceux qui ne pensent pas comme lui. Il s'empote, se reprend, s'excuse puis s'enflamme de nouveau. L'époque est baignée par la religion et Michel-Ange, bon fils malgré tout, verse des aumônes pour le salut de son âme et celle de ses parents. Les amours se montrent peu dans cette fresque de missives, même si l'on voit apparaître Tommaso Cavalieri, la grande passion de l'artiste rencontrée à cinquante-sept ans. « Je ne crois pas pour autant que vous croyiez que je vous aie oublié, ou que je puisse oublier la nourriture qui me fait vivre, et qui n'est autre que votre nom. » L'homosexualité était réprimée à l'époque et les lettres furent sans doute détruites. Le préfacer

rappelle tout de même que les apprentis dans les ateliers devenaient souvent les amants de leurs maîtres.

Entre les lettres se dessine le portrait d'un homme fascinant aux prises avec le quotidien : les retards sur les chantiers, les rapports avec les commanditaires et les rivaux, la maladie, la solitude et la pauvreté. « Je n'arrive pas à me procurer à moi-même le nécessaire. Je vis ici dans une



Michel-Ange, autoportrait

grande angoisse, avec une grande fatigue physique ; je n'ai aucune sorte d'ami et je ne veux pas en avoir ; et je n'ai pas assez de temps pour manger à ma faim. »

De ces mots envoyés surgit un forçat de son art, un génie esseulé qui ne connut les bonheurs que dans la contemplation de l'œuvre achevée. Ce n'est pas l'art qui transparaît dans ce monument épistolaire. C'est véritablement l'artiste.

LAURENT LEMIRE

Michel-Ange

Correspondance

LES BELLES LETTRES

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR ADELIN-CHARLES FIORATO

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 75 EUROS (2 VOL. SOUS

COFFRET) ; 598 ET 506 P.

ISBN : 978-2-251-73033-2

SORTIE : 20 JANVIER



9 782251 730332